

Études littéraires africaines

DIAGNE (Souleymane Bachir), *Bergson postcolonial. L'élan vital dans la pensée de Léopold Sédar Senghor et de Mohamed Iqbal*. Paris : éditions du CNRS, coll. Biblis, 2014, 130 p. – ISBN 978-2-271-08009-7



Elara Bertho

Number 38, 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1028693ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1028693ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bertho, E. (2014). Review of [DIAGNE (Souleymane Bachir), *Bergson postcolonial. L'élan vital dans la pensée de Léopold Sédar Senghor et de Mohamed Iqbal*. Paris : éditions du CNRS, coll. Biblis, 2014, 130 p. – ISBN 978-2-271-08009-7]. *Études littéraires africaines*, (38), 170–172. <https://doi.org/10.7202/1028693ar>

La dernière partie justifie amplement son titre : « diversité », car chacun des sept articles se concentre sur un auteur en particulier pour en dégager les thèmes majeurs. Pour Cheryl Stobie, les romans d’Afrique du Sud dits *post-apartheid* voudraient ainsi « *to encompass exploring Africanness and ways of being in and of Africa* » (p. 132) ; les ouvrages analysés dans cet article affichent la bisexualité comme, certes, un lieu d’angoisse mais aussi comme opportunité parce qu’elle représente « *a mysterious ability to adapt, which is essential in contemporary south African society* » (p. 173). Selon Muff Andersson, la série télévisée *Yizo Yizo* participe à cette mutation dans la mesure où la violence qu’elle donne à voir concerne des « *criminals as ordinary people with families* » (p. 194) ; la représentation de ces excès et de ces déviations a néanmoins comme objectif de reconstruire les communautés qui en sont victimes (p. 209). Parmi les autres contributions de cette section, il faut épingler celle de Ludovic Heyraud (une relecture de l’Histoire du Mozambique par Pauline Chiziane, qui met en valeur l’incidence de l’animisme), celle d’Emmanuel Kayembe Kabemba (la notion du « village planétaire » (p. 137) chez Pie Tshibanda) et celle de Bernard De Meyer (l’« identité hybride [...] et afropolitaine » (p. 164) qui s’inscrit notamment dans un roman de Bessora).

En somme, le « *path-breaking* » (p. IX) annoncé est fructueux, grâce à la diversité des contributions, qui forme une plate-forme solide pour des recherches futures.

■ Sonia LE MOIGNE-EUZENOT

DIAGNE (SOULEYMANE BACHIR), *BERGSON POSTCOLONIAL. L’ÉLAN VITAL DANS LA PENSÉE DE LÉOPOLD SÉDAR SENGHOR ET DE MOHAMED IOBAL*. PARIS : ÉDITIONS DU CNRS, COLL. BIBLIS, 2014, 130 P. – ISBN 978-2-271-08009-7.

Dans cet essai tiré de conférences données au Collège de France à la Chaire d’histoire contemporaine du monde arabe de Henry Laurens en 2009, Souleymane Bachir Diagne analyse l’influence de la pensée de Bergson sur deux poètes et penseurs politiques : Léopold Sédar Senghor (1906-2006) et Mohamed Iqbal (1877-1938). L’auteur se focalise plus particulièrement sur les réutilisations de la notion de durée, entendue comme temps non sériel, que l’on ne peut appréhender avec l’intelligence analytique (qui avait dominé la pensée philosophique depuis Socrate), mais qui se comprend au contraire par l’intuition, seule à même de *com*-prendre une

« connaissance vitale » de l'objet, ce que Bergson théorise en 1889 avec son *Essai sur les données immédiates de la conscience*.

L'hypothèse développée par l'auteur est que le « tournant bergsonien de 1889 » est une clé de lecture pour la pensée de l'art nègre qu'a pu développer Senghor, comme art dionysiaque autorisant un accès privilégié au réel en mobilisant une « raison-étroite », que la « raison-œil » apollinienne ne permet pas ; il éclaire aussi la philosophie de l'action d'Iqbal, pour qui, dans l'art, l'individu ne se réalise pleinement qu'en devenant collaborateur de Dieu dans l'achèvement de la création, et donc dans l'innovation politique, l'accueil de la nouveauté, comme l'accompagnement de la « poussée vitaliste » conceptualisée par Bergson.

La composition même du texte, deux chapitres sur Senghor, deux sur Iqbal, révèle sa principale faiblesse : si l'essai est mené avec brio et érudition (quelques coquilles mises à part), en proposant des perspectives d'études stimulantes sur la pensée postcoloniale, il ne tire quasiment aucun parti de la comparaison entre Senghor et Iqbal, en se contentant de les juxtaposer. Quelles sont les différences entre les deux réutilisations de la pensée de Bergson dans leurs œuvres ? Comment deux auteurs, si différents apparemment, du Pakistan et du Sénégal, se retrouvent-ils liés par une influence commune ? Comment la reconstruction de la pensée religieuse de l'Islam d'Iqbal peut-elle rencontrer et dialoguer avec la Négritude du catholique Senghor ?

Néanmoins, ces deux études sont captivantes, et la lecture postcoloniale de Bergson convainc. Pour ce qui est de Senghor, Souleymane Bachir Diagne montre comment cette lecture irrigue à la fois l'approche non mécanicienne de l'art africain, comme fenêtre ouverte sur la « sous-réalité » des choses visibles, ainsi que sa vision du socialisme, héritée des premiers écrits de Marx, lorsqu'il était encore le philosophe de l'aliénation (vitaliste), et non encore l'économiste « scientiste ». Mais l'essai est certainement plus vivant encore pour l'étude d'Iqbal, où l'auteur montre comment le concept de durée permet de résoudre l'aporie de l'omniscience de Dieu et du libre arbitre de l'individu : si l'on conçoit comme Bergson le temps comme élan vital en perpétuelle formation, c'est que la création de Dieu est en formation également, et que l'homme est invité à y participer, ce qui permet de rejeter le fatalisme du « dessein de Dieu » préconçu, contre lequel on ne peut rien, et ce qui engage à un activisme, fondé sur le Coran, ouvert à la nouveauté et au monde : l'*ijtihad*.

Dans la lignée de ses précédents ouvrages sur le sujet (*Léopold Sédar Senghor : l'art africain comme philosophie*, 2007, et *Comment philosopher en Islam ?*, 2008), Souleymane Bachir Diagne relie la poésie des deux auteurs qu'il étudie à leur pensée politique, à la philosophie ainsi qu'à la religion, en les embrassant dans un même mouvement, ce qui ouvre des pistes d'analyses interdisciplinaires – voire indisciplinaires – tout à fait fécondes.

■ Elara BERTHO

DILI PALAÏ (CLÉMENT) ET ETUGE APUGE (MICHAEL), DIR., *LANGAGE, LITTÉRATURE ET ÉDUCATION AU CAMEROUN / LANGUAGE, LITERATURE AND EDUCATION IN CAMEROON*. PARIS : L'HARMATTAN, 2013, 227 P. – ISBN 978-2-343-00136-4.

Cet ouvrage examine la situation des savoirs culturels endogènes face à la prolifération des savoirs nouveaux tributaires de la mondialisation. Structuré en quatre parties, il répond à la question : « que valent la langue et la littérature si elles ne contribuent pas un tant soit peu à édifier, à élever voire à valoriser l'homme, dans le sens éducatif du terme ? » (Dili Palaï, p. 7).

La première partie, « Dynamique du déploiement linguistique », regroupe quatre contributions dont celle de Baïmada Gigla (p. 13-30), qui soulève l'épineux problème de l'introduction des langues nationales dans le système éducatif, avec un accent particulier sur les langues maternelles des minorités sociologiques de la partie nord du Cameroun. Puis Etuge Apuge (p. 31-50) présente le système verbal de l'*akoose*, une langue du sud-ouest du pays, dans une démarche d'exhumation d'une langue minoritaire. Ensuite, Mbouognong (p. 51-61) propose la prise en compte de la pluralité linguistique du sud-ouest Cameroun dans la définition de la politique touristique de la région. Enfin, Mairama (p. 63-82) se centre sur le lexique touristique du Fulfulde en montrant l'importance de cette langue dans la promotion du tourisme au Cameroun (p. 81).

La deuxième partie du livre, « Mouvances littéraires et identité sociale », propose deux textes. Dans le premier, Bana Barka (p. 85-97) relève « la performance défaillante des Nordistes en français, trait caricatural des personnages nordistes créés par des auteurs sudistes » (p. 83). Aussi répertorie-t-il les raisons de la désaffection des « Nordistes » pour le français, avant d'illustrer le « francilège » ou le crime du Nordiste à l'encontre de « la sacro-sainte langue française ». Dans le deuxième, Aïssatou (p. 99-120) apprécie l'apport de la littérature dans « la connaissance et la réappropriation